

L'ouvrage de Sanou Salaka, enseignant à l'Université de Ouagadougou, est le fruit de plusieurs années de recherches pour mieux cerner les conditions d'émergence de la littérature burkinabè. À ce titre, c'est un précieux document de première main pour celui qui veut s'aventurer dans les dédales de la littérature burkinabè.

L'ouvrage comprend trois parties : « Repères dans l'histoire littéraire du Burkina Faso » ; « Connaissance des écrivains burkinabè » et « Production littéraire du Burkina Faso ». En outre, on distingue une préface et un avant-propos.

La préface, « Émergence de la littérature burkinabè », écrite par le professeur Jean-Marie Grassin de l'Université de Limoges, est axée sur ce qui peut constituer la spécificité de la littérature burkinabè ; ce qui peut la différencier des autres littératures car « il s'agit maintenant d'interpréter l'originalité et le dynamisme de l'espace culturel burkinabè ». Fort de cette notion, Sanou Salaka voit dans cette littérature l'expression d'un imaginaire africain en mutation. Elle est héritière des formes narratives et poétiques traditionnelles qui prennent légitimement leur place dans le patrimoine national du Burkina Faso et, à travers lui, dans le grand trésor de la littérature mondiale. La théorie de l'émergence rend compte de l'évolution du système littéraire d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Il faut dire que la sociocritique dont se réclame Sanou Salaka permet concurremment de comprendre les conditions historiques d'où a surgi une parole nouvelle en Afrique à partir des années 1960.

L'avant-propos permet à Sanou Salaka de situer tout d'abord la genèse de sa recherche qui se situe dans les années 1980. D'ailleurs, cette recherche, avoue-t-il, ne présageait pas la production d'un ouvrage. Il s'agissait de connaître les producteurs et les œuvres : les écrivains africains dans la société. Le travail de collecte d'informations exhaustives auprès des auteurs a raffermi l'idée de l'ouvrage. Par ailleurs, ce travail est aussi le fruit d'une coopération universitaire avec l'Université de la Francophonie à Limoges et l'Université de Bayreuth en Allemagne à travers un projet de bio-bibliographie de la littérature burkinabè.

Abordant *l'introduction* proprement dite, l'auteur montre que la littérature burkinabè est récente et jeune. Le Burkina Faso n'a manifesté sa présence sur le terrain littéraire qu'à partir de 1962 avec l'œuvre de Nazi Boni *Crépuscule des temps anciens*.

Sanou Salaka cite les noms des pionniers comme Lompolo Koné, Sékou Tall, Mahamadou Sawadogo. Ces pionniers proviennent du vivier de l'école William Ponty, de l'école de jeunes filles de Saint Louis (Sénégal), de la commune de Bouaké (Côte-d'Ivoire) pour l'Ouest du Burkina et de Niamey (Niger) pour l'Est.

Malgré ce démarrage tardif dans l'arène de l'écriture, la littérature burkinabè existe et connaît un essor dans les années 1980. Les publications sont le fruit des efforts de compte d'auteur, de l'administration et des maisons d'édition internationales. L'histoire de la pratique littéraire est liée à celle du pays. C'est la clé de lecture pour comprendre les œuvres. En effet, la Haute-Volta était une réserve de main-d'œuvre pour les pays côtiers, comme la Côte-d'Ivoire et le Ghana. Ces éléments ont joué négativement dans la constitution d'un univers littéraire national.

Le premier chapitre, « Repères dans l'histoire littéraire du Burkina Faso » est consacré à la littérature comme moyen de sauvegarde de la mémoire et d'expression. L'auteur rappelle que l'écriture a permis aux Africains de pérenniser une partie de l'histoire de leur continent, comme en témoignent des œuvres phares telles que *Soundjiata ou l'épopée du Mandingue*

(D. T. Niane), *Les contes d'Amadou Koumba* (Biraogo Diop), *La légende de M'Pfamou Ma Mazono* (Jean Malonga), pour ne citer que celles-là. L'auteur finit cette partie par une question capitale : y a-t-il une littérature burkinabè ? En d'autres termes, peut-on parler de littérature nationale du Burkina Faso ?

Pour prouver l'existence d'une littérature burkinabè, Sanou Salaka commence par poser la charpente de son argumentation. Dans un premier temps, il évoque « les problèmes de la recherche sur la littérature au Burkina Faso ». Ce pays souffre de la méconnaissance de son histoire littéraire. Les causes sont nombreuses. On note la faible quantité (du moins dans les années 1980) de la production littéraire ; celle-ci n'a pas suscité de vocations. Il faut aussi ajouter l'absence de littérature nationale jugée longtemps trop peu importante dans les programmes d'enseignement, notamment à l'université. Le manque d'intérêt des chercheurs et des enseignants-chercheurs pour la littérature burkinabè est déplorable. En effet, la première thèse soutenue sur la littérature burkinabè par Boniface Gninty Bonou date de 1982. À ces éléments s'ajoute la disponibilité de documents fiables pour le chercheur.

Dans un deuxième temps, le propos du livre de Sanou Salaka est axé autour de la « naissance de la littérature voltaïque ». La datation de création des écrivains burkinabè pose un problème central. Cela se comprend à travers l'histoire même du pays qui a été constitué en 1919 comme colonie, supprimée en 1932 et répartie entre les colonies de la Côte-d'Ivoire au Sud, du Niger à l'Est, et du Soudan au Nord et à l'Ouest. Elle sera reconstituée en 1947 après la Seconde Guerre mondiale. Ces turbulences de l'histoire ont fortement perturbé les intellectuels voltaïques de l'époque susceptibles de s'adonner à des activités de création. Ce fait est confirmé par le Professeur Joseph Ki Zerbo. La Haute-Volta était plus considérée comme un foyer de main-d'œuvre que comme un terrain de scolarisation soutenue. La reconstruction de la Haute-Volta a donné lieu plus à une intense activité politique que littéraire. Cela se comprend par l'urgence de construire la nation. D'ailleurs, tous ces leaders sont de la génération des pionniers de la négritude, Philippe Zinda Kaboré, Ouézzin Coulibaly, Lompolo Koné, Yalgado Ouédraogo, Issoufou Conombo, Joseph Ki-Zerbo pour n'en citer que quelques-uns. Tout cela explique qu'aucune œuvre n'a été publiée pendant la période coloniale. Mais, paradoxe, en 1932, Dim Dolobson Ouédraogo publie *L'empire du Mogho Naba* et *Les secrets des sorciers noirs* qui, selon Salaka Sanou, relèvent plus du champ ethnographique que littéraire.

Parmi les pionniers de la littérature burkinabè, on peut nommer Lompolo Koné, un dramaturge aidé par la revue *Trait d'union* qu'il a créée et dirigée avec l'aide du commissaire Cornut Gentile. Lompolo Koné arrive à faire des prouesses littéraires avec sa pièce *La jeunesse rurale de Banfora* qui obtint le prix André You de l'Académie des Sciences d'Outre-mer. Sa pièce *Soma Oulé* relate le passage d'une figure de proue de l'histoire africaine dans l'Ouest de la Haute-Volta, à savoir Samory Touré.

L'auteur situe la naissance de la littérature burkinabè en 1962 avec la publication de l'œuvre *Crépuscule des temps anciens* de Nazi Boni qui se place dans la trame des romans de la négritude. Cette réalité est confirmée par le fait que le romancier rappelle son amitié intellectuelle et politique pour Senghor. Les années 1960-1970 vont être marquées en dents de scie dans le domaine de la publication des œuvres. L'auteur donne une liste de romans qui correspondent à ce qu'il appelle « les balbutiements de la littérature voltaïque », caractérisés par la prose et la poésie de 1962 à 1979. Sanou Salaka essaie par la même occasion de présenter les caractéristiques de cette littérature voltaïque naissante que l'on peut ranger dans les catégories suivantes : la littérature pour enfants ; la poésie, avec la prédominance de

Maitre Pacéré Titenga ; les romans, avec l'oeuvre de Nazi Boni et Kollin Noaga chez Saint Paul, et Étienne Sawadogo à la pensée universelle ; les nouvelles et le théâtre.

Il faut dire que, pendant cette période, le Cercle d'activités littéraires et artistiques de Haute-Volta (CALAHV) a servi de rampe de lancement à ce type de littérature. La revue *Visages d'Afrique* a permis de faire connaître dans le domaine littéraire des noms comme Karim Laty Traoré, Mamadou Djim Kola, Jean Yaméogo. Cette période est caractérisée par le respect général des règles de la langue française et l'inspiration tournée vers le terroir et le tâtonnement des techniques narratives.

« La révélation de la littérature burkinabè », le deuxième chapitre, est placé sous le signe de l'opportunité. En effet, les années 1980 sont marquées par l'entrée dans l'arène littéraire de nouveaux auteurs qui vont profiter de la prise en compte des préoccupations culturelles par l'État pour s'y investir. La révolution du 4 août 1983 crée la Semaine nationale de la culture qui sert de cadre au concours du Grand prix national des arts et des lettres (GPNAL). Selon Sanou Salaka, le GPNAL a joué un rôle primordial dans cette deuxième période de la littérature burkinabè. Il a révélé de jeunes auteurs talentueux et de nouvelles œuvres. Il prend en compte la production en langue nationale.

L'auteur étaye à l'appui son argumentation par des tableaux qui sont parlants. Il ressort que la participation des auteurs aux différentes compétitions littéraires du GPNAL est importante. Les tableaux 1 et 2, qui présentent la participation au GPNAL en français et en langues nationales permettent de comprendre la participation des auteurs par catégorie et genre littéraire de 1983 à 2000. Le tableau 3 présente les lauréats des éditions du GPNAL de 1983 à 1988.

En définitive, dans ce chapitre, l'auteur tire la conclusion partielle selon laquelle la littérature semble avoir signé un pacte avec l'histoire au Burkina Faso. En effet, ces grandes étapes coïncident avec les grands événements qui ont marqué la vie sociopolitique du pays : la littérature a vu le jour presque en même temps que l'indépendance de la Haute-Volta ; les grands bouleversements politiques du pays seront ressentis tant en ce qui concerne les écrivains que la pratique. L'État va jouer un rôle prédominant dans la promotion et le développement de la production littéraire avec l'institution des concours littéraires. Les écrivains s'investissent dans des cadres pour trouver des solutions à leurs problèmes d'édition, de diffusion et de promotion.

Le troisième chapitre, intitulé « Connaissance des écrivains burkinabè », est axé sur une présentation des notices bio-bibliographiques des écrivains burkinabè. Elle est l'exploitation des résultats des enquêtes réalisées auprès des écrivains que l'auteur a pu rencontrer. Les informations concernent la biographie et les créations littéraires de chacun d'eux. Les informations ont été traitées à travers un classement des écrivains par ordre alphabétique avec, en premier lieu, la biographie qui comprend l'état civil, les études primaires, secondaires et/ou supérieures et la carrière (profession, fonctions administratives et/ou politiques). Suit la bibliographie qui comprend d'abord les œuvres éditées avec toutes les données bibliographiques et, ensuite, les œuvres inédites dont certaines sont citées avec la date de leur rédaction chaque fois que possible. Il y a aussi les explications et la compréhension que les écrivains donnent de leur fonction et de la littérature dans la société. Sanou Salaka procède aussi à une analyse de leur situation sociale. Il les classe afin de mieux les connaître : comment sont-ils organisés tout au long de leur histoire et de l'activité littéraire ? Comment se sont-ils impliqués dans la vie sociale de leur pays ? Cette bio-bibliographie permet de

recenser 54 écrivains burkinabè. Les commentaires permettent de cerner surtout le parcours intellectuel des écrivains, leurs conditions de création, leur milieu d'origine, les différentes influences littéraires et sociales subies pour la création.

La deuxième partie de ce chapitre rend compte de la situation de l'écrivain burkinabè. L'auteur procède à une analyse du niveau intellectuel qui fait ressortir les points suivants : les écrivains ayant un niveau moyen dont le BEPC sont au nombre de trois ; ceux qui ont un niveau équivalent au baccalauréat sont au nombre de six ; ceux d'un niveau de DUT, licence ou maîtrise sont au nombre de sept ; ceux d'un niveau DESS, DEA et doctorat sont au nombre de dix-neuf.

En conclusion, l'auteur tire la remarque selon laquelle le niveau d'instruction général élevé de la majorité des écrivains devrait constituer un gage de la qualité de leur écriture dans le maniement de la langue française. La situation socioprofessionnelle des auteurs fait ressortir les données suivantes : les écrivains issus de l'enseignement et de la recherche sont au nombre de vingt. On compte dans le corps du journalisme douze écrivains. Par ailleurs on compte six écrivains issus de l'administration, un issu du corps des ingénieurs, deux issus du droit, un de l'armée, un de la diplomatie, un écrivain ouvrier et un écrivain étudiant.

Ce tableau fait ressortir la primauté des hommes de Lettres (enseignants) et des communicateurs (journalistes) en tant que créateurs dominants la scène littéraire. Cela s'explique par le fait que ce sont des hommes qui ont des messages à transmettre à la société. L'écrivain Patrick Ilboudo parle en tant que communicateur parce qu'il est journaliste de formation. C'est ainsi qu'une expression, « le toilettage de la société », revient comme un leitmotiv dans ses œuvres.

La troisième partie s'intéresse à l'âge des écrivains qui révèle que la plupart crée à l'âge de la maturité, la trentaine passée. Ce qui peut vouloir dire qu'ils ont une certaine perception de leur société à cet âge. Ainsi, dix-huit sont nés avant 1950, 22 dans les années 1950 et trois après 1960.

La quatrième partie de ce chapitre s'intéresse au lieu de résidence des écrivains. Ainsi trente écrivains sont citadins vivant à Ouagadougou, quatre vivent dans les provinces, six à l'extérieur du Burkina Faso, cinq sont décédés. Ce tableau montre que la majorité des écrivains sont citadins. Cela s'explique par leur niveau et leur qualification parce que ces agents sont aussi fonctionnaires de l'État et occupent des postes qui ne se trouvent pas en province.

La dernière partie de ce chapitre aborde le cadre organisationnel des écrivains burkinabè. On apprend que le premier cadre de regroupement des écrivains de Haute-Volta était le CALAHV qui a vu le jour le 27 décembre 1966. Il n'a pas survécu à ses propres contradictions internes et a disparu en 1974. La Société des écrivains voltaïques (SEV) qui a été créée les 26 et 27 septembre 1981 a permis son affiliation à la Fédération internationale des écrivains de langue française (FIDELF), mais elle n'a pas survécu. À la faveur de la révolution du 4 août 1983 naît l'Association des poètes burkinabè le 18 novembre 1984. L'Union des gens de lettres (UGEL) voit le jour pour suppléer à la léthargie de la SEV et de l'Association des poètes burkinabè (APB). Elle a donné une impulsion avec la Semaine nationale de la culture (SNC), mais elle sombre dans une inactivité avec la disparition de son secrétaire général, Paulin Bamouni.

C'est à la faveur du boum littéraire des années 1980 que la Mutuelle pour l'union et la solidarité des écrivains (MUSE) voit le jour le 13 septembre 1990 et se donne comme défi de publier les œuvres de ses adhérents. Elle arrive à briller et à arracher des partenariats avec les institutions internationales comme l'UNICEF et d'autres partenaires pour la publication de quelques jeunes écrivains. En définitive, les écrivains burkinabè ont voulu améliorer leur situation de publication et de diffusion avec toutes ces associations même si le constat est qu'elles ont toutes connu des limites.

Enfin, « Production littéraire du Burkina Faso », le dernier chapitre, est consacré à un regroupement des œuvres littéraires selon les genres pour ensuite procéder à l'énumération des travaux de recherche qui leur ont été consacrés par des burkinabè. Les fonds documentaires du département de Lettres modernes et de la bibliothèque centrale de l'Université de Ouagadougou ont été exploités à cet effet. La nomenclature fait ressortir les statistiques suivantes : 54 romans, 53 poèmes, 31 recueils de contes, 26 nouvelles ; 16 pièces de théâtre.

Pour clore ce chapitre, Sanou Salaka donne la liste exhaustive des travaux publiés sur la littérature burkinabè dont 29 sont des articles scientifiques et 30 sont des mémoires et thèses.

En conclusion, l'auteur note que, malgré l'énorme effort des écrivains et des critiques, il reste beaucoup de chemin à parcourir pour que la littérature burkinabè puisse quitter le stade de l'émergence pour être enfin consacrée. Les difficultés sont du reste liées aux problèmes de diffusion. La recherche est encore universitaire et devrait être promue à un niveau plus large pour une juste perception de la littérature burkinabè par le lecteur extérieur à la connaissance des codes culturels burkinabè.

Nous pouvons dire que dans l'ensemble, à travers 220 pages, l'ouvrage de Sanou Salaka montre que la littérature burkinabè existe et qu'elle a connu des pionniers à travers sa « longue marche ». Elle poursuit donc son chemin pour dépasser le stade d'émergence et atteindre progressivement la reconnaissance et la consécration. L'ouvrage a aussi la qualité de servir de document de base pour tout chercheur et enseignant sérieux qui veut avoir des données bio-bibliographiques fiables sur les écrivains burkinabè. On peut cependant regretter que Sanou Salaka n'ait pas pu aborder le contenu proprement dit des œuvres, la thématique et les techniques narratives ; ce qui aurait pu donner au lecteur des notions de base et l'initier à cette littérature qui présente bien sa spécificité en tant que littérature émergente et de périphérie. C'est peut-être le lieu de dire que ce travail appelle nécessairement des prolongements dans l'analyse des œuvres. On peut néanmoins reconnaître les mérites de l'auteur dans sa perspective de jeter les bases d'un travail de promotion de la littérature burkinabè. Ce travail donne des pistes de lecture grâce aux nombreux travaux universitaires que l'auteur a pris le soin de recenser et qui mettent en relief la qualité de la recherche de Sanou Salaka.

*Mise en page et traitement par*

*Amédée DERA*